

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges BAVAUD

Un thème proposé à l'Assemblée de Nairobi :
La libération de la femme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 123-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Un thème proposé à l'Assemblée de Nairobi:

La libération de la femme

Le Conseil œcuménique des Eglises aura sa V^e Assemblée à la fin de 1975. Dans la ville africaine de Nairobi, on étudiera les documents préparés pour les six sections de travail. L'une d'entre elles, la 5^e, a pour objet le thème suivant : « Jésus-Christ libère et unit ». Or, parmi les textes préparatoires, on a consacré trois pages à cette question : la femme doit-elle être libérée, elle aussi ? Le Conseil œcuménique, comme tel, ne répond pas. Mais il offre à l'attention des participants un témoignage présenté par M^{lle} Morton au colloque sur le sexisme dans le monde d'aujourd'hui (Berlin 1974).¹

Un cri de révolte

« Nous ne pouvons plus supporter de confesser des péchés que nous savons n'avoir pas commis, des péchés définis par l'expérience du groupe masculin dominant. Nous pouvons commencer maintenant à confesser les péchés que nous estimons avoir commis : l'étouffement de notre colère, [...] le manque de confiance et de hardiesse, le manque d'orgueil, l'obéissance sans discussion, l'erreur de notre humilité. »

Pourquoi ce cri de révolte ? Parce que les femmes « ont été conditionnées en vue d'aspirer à la protection et à la dépendance ». Le sexe masculin, pour se réserver le droit de conduire l'histoire, a persuadé le monde féminin que sa place était au foyer. « Nous avons été confinées avant tout dans le travail domestique. En contradiction avec le message de l'Evangile, la totalité de notre être a été définie par notre anatomie. » Aussi, lorsque les historiens rédigent les chroniques du passé,

¹ *Au-delà du sexisme*, section V, fasc. 2, pp. 32-34.

ils ignorent pratiquement le rôle des femmes. « **Nous avons une non-histoire commune.** La conception que le monde a de soi et de son développement, si nous devons en croire les historiens, n'ont jamais été des domaines accessibles aux femmes. Les historiens de l'Eglise n'incluent pas non plus les femmes dans leur vision. »

La discrimination de la femme s'est réalisée autant sur le plan de la cité que dans le domaine ecclésial.

« Je parle de la souffrance d'être à jamais " l'autre ", de ne pas être considérées comme dignes ou capables de participer à l'essentiel de la vie politique et communautaire, de ne pas être autorisées à prendre part au processus de décision politique... » Et suit cette constatation : la situation n'est pas meilleure dans l'Eglise. « Peut-être la plus grande souffrance infligée par l'Eglise aux femmes est-elle due à l'existence simultanée de la promesse de libération et de la relégation de la femme à la périphérie de la vie et du ministère de l'Eglise. »

Cette souffrance est assimilée à celle des camps de concentration. « La souffrance que provoque l'isolement dans l'altérité est à certains égards semblable à celle de la sorcière que l'on brûlait, ou des Juifs que l'on envoyait à la chambre à gaz. »²

Libération de la femme sur tous les plans ?

Notre exposé pourrait se poursuivre par l'examen critique de ce témoignage. Est-il entièrement objectif ? Nous ne le pensons pas. Par exemple, les authentiques historiens de l'Eglise soulignent le rôle décisif qu'ont joué certaines femmes, comme Clotilde auprès de Clovis, Catherine de Sienne auprès des derniers Papes d'Avignon, Thérèse d'Avila dans la réforme du Carmel.

D'autre part, ce désir légitime de partager les responsabilités dans la vie politique, sociale, culturelle, ecclésiale, est-il accompagné, dans le texte de M^{lle} Morton, d'une juste conception de la **complémentarité** des sexes dans le plan divin ? Le cri de révolte écarte les nuances...

² Un symbole de « l'aliénation » de la femme : la théologie des noms divins. « Les pronoms et qualificatifs masculins qui les accompagnent projettent des images de domination et de partialité fondée sur le sexe. » Certes, les exégètes soulignent que certains mots sont féminins. L'auteur songe-t-elle au terme ruah, esprit ? « Faire intervenir les opposés féminins à des fins d'égalité et d'équilibre est loin de ce dont rêvent les femmes. » M^{lle} Morton conclut : « Deux moitiés estropiées ne peuvent faire qu'un tout estropié. »

Cependant, une simple réfutation (et par un homme !) de cette diatribe ne ferait pas avancer le dialogue entre les sexes. Le thème de la « libération » de la femme (et aussi de tous les êtres, de tous les peuples qui se sentent opprimés) ne doit-il pas s'éclairer à la lumière de la théologie de « l'image de Dieu » ?

Pour ma part, quand j'aborde ce thème, j'aime me référer au chapitre 17 de l'Ecclésiastique. De ce texte, je ne mentionne ici explicitement que deux aspects décisifs de l'image de Dieu. Le Créateur accorda à l'humanité « un cœur pour penser » (v. 6), et « il a conclu [...] une alliance éternelle » (v. 12). Ainsi quand l'Écriture nous décrit l'image de Dieu, elle ne se contente pas de souligner les biens de l'Alliance qui n'ont de sens que pour le croyant (saint Paul parlera de « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme », cf. I Cor 2, 9) ; l'auteur de l'Ecclésiastique mentionne aussi les valeurs qui ont une signification pour tout homme, qu'il soit croyant ou incroyant ; ainsi « le cœur pour penser » grâce auquel on peut dominer l'univers. La notion d'image de Dieu englobe vraiment ce que la théologie classique appelle le surnaturel et le naturel.

Aussi Jésus est-il venu libérer l'humanité dans toutes ses dimensions. Il ne suffit donc pas de déclarer : la femme est restaurée pleinement dans sa dignité d'image de Dieu lorsqu'elle a été sanctifiée par l'Esprit-Saint. Encore faut-il que, dans son existence terrestre, elle puisse s'épanouir grâce à un statut qui permet la promotion des valeurs féminines. Si elle a reçu, comme l'homme, un « cœur pour penser », elle doit obtenir, par exemple, à l'école comme à l'université, des chances égales à celles de ses camarades masculins.

L'Alliance, d'ailleurs, se célèbre dans l'amour de Dieu et du prochain. Or la communion avec nos frères ne se concrétise pas seulement dans l'adhésion à la même foi mais encore dans le partage des mêmes réalités temporelles. « Le propre du christianisme n'est pas de parler de Dieu ou de l'amour de Dieu, mais bien de faire coïncider l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Personne n'a affirmé cette coïncidence avec autant de radicalité que Jésus-Christ et n'en a fait comme lui le centre de son message, la lumière qui le rend intelligible dans toutes ses parties. »³

Le même auteur se demande si parfois la théologie n'a pas trop séparé l'élévation de l'humanité à l'état « surnaturel » et la restauration de l'homme « naturel ». Certes, on a bien enseigné que la grâce était à la

³ Joseph Comblin, *Liberté et Libération*, concepts théologiques. Concilium (1974), n° 96, p. 85.

fois don qui « élève » et force qui « guérit ». Mais a-t-on suffisamment appliqué à l'ordre social (embrassant par exemple tout le monde féminin) une doctrine étudiée trop exclusivement dans une perspective limitée à l'individu ? « Les théologies tendent à séparer ce que l'Évangile unit, et, ce faisant, elles détruisent précisément l'objet qu'elles prétendent étudier. Elles étudient séparément l'amour de Dieu et l'amour des hommes, la grâce et la liberté. [...] Les méthodes intellectuelles sont faites pour étudier séparément l'amour de Dieu ou les relations humaines, les états surnaturels ou les messages religieux et la diversité des réalités temporelles. Elles ne sont pas faites pour penser l'unité. »⁴

Ces réflexions doivent être méditées par celui qui veut étudier le thème de la libération. Ceux donc et celles qui travaillent pour la promotion de la femme sur le plan temporel ne sont pas étrangers à l'avènement du Royaume car « ces valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, ces fruits excellents de notre nature [...], nous les retrouverons plus tard, mais purifiés de toute souillure, illuminés, transfigurés... »⁵

Respecter la hiérarchie des valeurs

« De même que le mal se manifeste autant dans la vie personnelle que dans les structures sociales d'exploitation qui humilient l'humanité, de même la justice de Dieu se manifeste aussi bien dans la justification du pécheur que dans la justice sociale et politique. De même que la culpabilité est autant individuelle que collective, de même la puissance libératrice de Dieu change aussi bien les personnes que les structures. Nous devons surmonter les dichotomies de notre pensée entre l'âme et le corps, la personne et la société, l'humanité et la création. »⁶

Ce texte préparatoire à l'Assemblée de Nairobi souligne bien l'amplitude de la libération voulue par le Christ. Cependant, il n'établit pas une hiérarchie de valeurs parmi ces biens désirés et l'accent est mis sur l'opposition « individuel » - « collectif ». Il nous paraît beaucoup plus décisif de centrer notre réflexion sur la distinction entre les richesses qui ont un sens pour tout homme, qu'il soit croyant ou incroyant, et celles qui n'ont de signification que pour la foi (le thème classique des ordres naturel et surnaturel).

⁴ Cependant, cette difficulté peut être surmontée. Sinon, la théologie s'opposerait nécessairement à la Révélation.

⁵ *Gaudium et spes*, 39, 3.

⁶ Assemblée de Nairobi, section V, fasc. 3, p. 37 (tiré de « *Le salut aujourd'hui* », Conférence de Bangkok).

En effet, quelle est la tâche **première** de l'Eglise ? Dans le discours de clôture du Synode des Evêques (1974), Paul VI déclare : « La libération humaine [...] a été à juste titre mise en relief. Elle fait partie de l'amour que les chrétiens doivent à leurs frères. Mais la totalité du salut ne se confond jamais avec l'une ou l'autre libération, et la Bonne Nouvelle devra conserver toute son originalité : celle d'un Dieu qui nous sauve du péché et de la mort et nous introduit dans la vie divine. On ne peut donc donner un accent excessif, sur le plan temporel, à la promotion humaine, au progrès social, etc., au détriment de la signification essentielle que revêt pour l'Eglise du Christ l'évangélisation, l'annonce de toute la Bonne Nouvelle. »⁷

Pour entreprendre une œuvre de libération humaine, un parti, une communauté n'ont pas besoin de la foi.⁸ Pour restaurer l'image de Dieu, l'Eglise apporte sa contribution propre — et elle seule peut accomplir cette tâche : révéler et accorder les dons qui rétablissent l'Alliance avec Dieu. Ainsi l'Eglise manquerait à sa mission si, dans sa prédication, elle mettait un accent unilatéral sur les revendications des mouvements féministes en oubliant de rappeler l'enseignement de Paul : en revêtant le Christ par le baptême, l'homme et la femme ont reçu le même héritage (cf. Ga 3, 28).

De plus, pour répondre au cri de colère de M^{lle} Morton, les hommes politiques doivent entreprendre de nombreuses études techniques qui dépassent la compétence des Eglises. L'attitude de Jésus, à ce sujet, est exemplaire. « Quelqu'un de la foule lui dit : " Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. " Il lui répondit : " Mon ami, qui m'a établi pour être votre juge ou régler vos partages ? " » (Lc 12, 13-14). A première vue, Jésus semble se désintéresser du problème de justice à résoudre entre ces deux frères. Or il n'en est rien car le Christ poursuit aussitôt : « Gardez-vous avec soin de toute cupidité... » Il renonce à donner une recette à ces deux hommes. Il accorde bien davantage : la béatitude offerte à ceux qui ont une âme de pauvre. Si les deux frères l'acceptent, ils trouveront la solution à leur différend. '

⁷ *Osservatore Romano* (édit. française) n° 44, 1^{er} novembre 1974.

⁸ L'évidence le prouve : l'aspiration à la justice est universelle. Cependant, pour que soient surmontés tous les obstacles à cette libération terrestre, la révélation chrétienne est nécessaire (c'est la grâce qui « guérit » la nature).

⁹ Dans ce texte, l'interrogation se réalise dans le domaine des relations « courtes » (entre deux personnes). La même attitude évangélique devra s'étendre aux relations « longues » (entre les classes sociales, les sexes, les nations).

L'exposé de M^{lle} Morton manifeste beaucoup d'agressivité vis-à-vis du sexe masculin. Aussitôt qu'un mouvement de libération inaugure une action revendicatrice, il charrie nécessairement des sentiments peu évangéliques. Sur ce point, les documents préparatoires à l'Assemblée de Nairobi sont excellents : ils prouvent que la libération des structures injustes présuppose une autre libération, bien plus radicale : celle de notre cœur.

« En se libérant intérieurement de la haine et de la peur, l'homme se prépare à la tâche de libération sociale, mais ce renouveau intérieur ne peut en aucun cas se substituer à cette tâche. Le renversement des structures injustes et violentes de la société prépare les hommes à sceller de nouvelles alliances de paix entre eux, mais seuls les hommes libérés intérieurement de tout sentiment de violence à l'égard de leurs semblables peuvent sceller ces alliances. »¹⁰

Ces réflexions générales sont aptes à éclairer le conflit si vivement décrit par M^{lle} Morton.

Georges Bavaud

¹⁰ Ouvrage cité, section V, fasc. 3, p. 55